



JOHANNE

SEYMOUR

LE CRI

DU CERF

KATE MCDUGALL

ENQUÊTE

EXPRESSION
NOIRE

JOHANNE

SEYMOUR

LE CRI
DU CERF

*Pour Corinne et Étienne,
Que la Lumière inonde toujours vos vies*

Il y a plusieurs façons de se donner la mort.

On peut délicatement pointer le canon d'une arme à feu contre son palais et, le moment choisi, appuyer sur la détente. La balle traverse alors le cerveau, et c'est la mort instantanée... À moins que le projectile ne dévie de sa trajectoire.

La pendaison, une méthode sans ménagement, ne s'adresse réellement qu'à ceux qui ont déjà un pied dans la mort. On ne se pend pas par erreur. On se pend pour poursuivre sa traversée. Comme on met un pied devant l'autre.

Si vous croyez vraiment vouloir en finir avec la vie, le moyen le plus recommandé demeure l'ingestion de comprimés. Généralement sans douleur, cette méthode permet de passer de vie à trépas en douceur. Je dis « généralement », car si on ne connaît pas la posologie pour mourir, c'est l'indigestion, ou pire encore, une course en ambulance à cent quarante à l'heure suivie d'un lavage d'estomac fait sans ménagement afin de vous décourager de recommencer.

Quoi qu'il en soit, ces méthodes de mise à mort sont de loin préférables à la plus lente et la plus douloureuse... vivre.

Kate McDougall avait choisi de vivre.

1

Ses halètements font écho au martèlement de ses pas sur le sol durci. Partout où ses yeux se posent, des troncs d'arbres. Une forêt de troncs. Pas une seule ligne droite où prendre de la vitesse et semer l'assaillant...

Penchée au-dessus de l'eau, Kate regarde son reflet faire des va-et-vient sur le lac agité. Elle ne peut distinguer ses traits, mais elle les connaît par cœur : des charbons à la place des yeux, des pommettes haut perchées, une mâchoire taillée au couteau. Son corps fier et racé trahit son métissage mohawk, héritage d'une relation adultère entre une arrière-grand-mère fringante et un jeune Amérindien. À l'exception de ses os, qui rechignent à l'occasion, et de ses longs cheveux bruns parsemés de mèches argent, son corps ne révèle pas son âge. Même à quarante-cinq ans, elle conserve sa jeunesse. Et sa beauté ; inaltérable malgré le temps, malgré la douleur. Brusquement agacée par son reflet, Kate enlève son t-shirt et plonge dans l'eau glacée.

En octobre, au Québec, presque plus personne ne se baigne. L'été a rapidement fait place à l'automne, et les nuits, de plus en plus fraîches, ont commencé leur œuvre. Seuls les intrépides ou ceux qui ont un

quelconque péché à expier se hasardent encore dans les eaux froides. Pour Kate, c'est un peu des deux. Un besoin constant de stimuler et, à la fois, purifier ce corps qu'elle habite et qui la hante. Un corps en sursis...

Chaque brasse la propulse encore plus profondément dans les ténèbres. Elle rêve d'être poisson comme d'autres rêvent de voler. Son corps s'exalte à chaque poussée. Dans cette matrice froide et noire, elle meurt et renaît. Elle voudrait ne jamais ressortir, prolonger sans fin ce moment, mais ses poumons la rappellent vite à l'ordre; elle n'est qu'humaine. Avec regret, Kate remonte à la surface. Ce n'est qu'en revenant près du rivage qu'elle la voit.

Son corps ballote sur l'eau. Sa tête, auréolée de cheveux noirs, ondule comme une méduse. Ses bras en croix donnent envie de prier. Elle ne peut avoir plus de neuf ans.

2

Les gars du quartier général de la Sûreté du Québec à Montréal avaient débarqué chez Kate et pris la scène de crime en charge. Cela même si Kate McDougall était sergent-déetective pour la SQ au poste de Brome-Perkins¹.

– Sergent McDougall ?

Kate, perdue dans ses pensées, fixe l’endroit sur la grève où elle a échoué avec le corps de la fillette.

– Pourquoi ? murmure-t-elle pour elle-même.

Au moment où elle avait aperçu le corps sur l’eau, Kate s’était mise en mode sauveteur. Sans perdre une seconde, elle avait pris l’enfant à bras-le-corps et s’était débattue avec la masse inerte pour la ramener jusqu’à la rive. Après de laborieux efforts aquatiques, épuisée et à bout de souffle, elle avait réussi à traîner la fillette hors de l’eau. En la retournant sur le dos pour tenter de la réanimer, elle avait dû se rendre à l’évidence : ses efforts seraient vains. La fillette avait la gorge tranchée.

Kate frissonne et repousse la vision dans le tiroir de l’oubli.

1. Au Québec, quand il s’agit de crimes majeurs contre la personne, toutes les enquêtes en dehors de la juridiction des grandes municipalités sont menées par le quartier général de la Sûreté du Québec à Montréal.

– Sergent, le lieutenant vous attend..., insiste le jeune agent qui poireaute derrière elle.

Toujours imperméable à ses demandes, Kate quitte son poste d'observation et s'avance vers la tente érigée à l'écart où repose maintenant la victime. Comme elle pénètre dans l'abri de fortune, elle est bousculée par le photographe de l'Identité judiciaire² qui en sort. Ce dernier, un colosse dans les cent dix kilos, a le visage de la couleur de la cendre.

– J'aurais dû choisir les mariages..., dit-il avant de s'éloigner à grands pas.

Kate sourit tristement, puis ferme le rabat derrière elle. À l'intérieur de la tente, l'équipe du Laboratoire de sciences judiciaires et médecine légale³ est à l'œuvre. Les mains de la victime ont été enveloppées dans des sacs de papier, et Sylvio Branchini, le pathologiste, fait la lecture du thermomètre qu'il vient d'extraire de l'incision sous hépatique qu'il a pratiquée sur le corps de la victime.

– Température du corps à onze heures... 20 degrés, lit-il à son assistant qui ajoute cette information à celles sur la rigidité cadavérique et la température de l'eau déjà inscrites au dossier.

– La mort remonte à environ douze, vingt heures maximum, conclut Branchini après un moment de réflexion.

– Hier soir..., murmure Kate en frissonnant de nouveau.

En l'entendant, Branchini lève la tête. Malgré les circonstances, son plaisir à la voir est évident. Il se lève aussitôt et vient vers elle.

2. Équipe chargée de documenter les scènes de crime, entre autres à l'aide de plans et de photos.

3. Équipe de professionnels de la médecine et des sciences pures et appliquées, chargée de produire des expertises scientifiques en support à l'enquête policière.

- Kate...
- Salut, Sylvio.

Kate avait été une des premières personnes à manifester un intérêt pour Branchini à son arrivée au Québec dix ans plus tôt. À cette époque, elle travaillait encore au quartier général de la SQ, et Branchini venait d'être embauché à titre de pathologiste au Laboratoire de sciences judiciaires et médecine légale. Malgré de solides liens dans sa communauté, Branchini arrivait difficilement à s'intégrer dans son milieu de travail. Il songeait à retourner vivre en Italie quand, autour d'un cadavre, Kate était apparue dans sa vie. Il n'y avait rien eu de physique entre eux. Pas que Sylvio n'était pas attirant. Au contraire. Grand, mince, avec une chevelure dorée qui cascadaient dans son cou, Sylvio possédait le charme et le raffinement des Florentins. Mais il était de dix ans son cadet, et Kate adorait sa femme. Non, ce qui les avait rapprochés, à l'époque, c'était leur sentiment mutuel d'exclusion. Pour Branchini, sa rencontre avec Kate avait été salutaire ; elle lui avait servi de catalyseur, et il avait finalement réussi à s'intégrer. Encore aujourd'hui, il demeurait reconnaissant et ne manquait jamais une occasion de l'inviter à partager la table familiale.

Branchini observe Kate et se dit qu'il ne l'a jamais vue aussi pâle.

- Ça va aller ? lui demande-t-il l'air inquiet.
- Ce n'est pas la première fois que je vois le cadavre d'un enfant...
- Mais c'est la première fois que tu en trouves un chez toi.
- Laisse..., lui répond Kate en glissant ses mains dans les poches du jeans noir qu'elle a enfilé en vitesse.

Branchini la connaît trop pour insister.

- À première vue... Aucune plaie de défense sur les mains ou les bras, dit Branchini qui s'est une nouvelle fois penché sur la victime.

– On va lui faire une manucure. Elle a peut-être griffé son assaillant..., ajoute l’assistant, un modèle de zèle et d’empressement.

Kate, qui connaît l’opinion de Branchini sur son assistant, repousse ce dernier du revers de la main comme on chasse une mouche. Branchini ne peut s’empêcher de sourire.

– Pas de marques de ligatures aux poignets, continue Branchini, aucune contusion ou égratignure visible...

– Elle s’est laissée faire ? interroge Kate.

Branchini hausse les épaules.

– Peut-être qu’elle connaissait son assaillant..., dit-il finalement.

Ils demeurent silencieux pendant un moment. Le cadavre d’un enfant, c’est surréel. C’est l’inimaginable incarné. L’innocence « maléfiée », songe Kate, les yeux rivés sur l’enfant.

– Rappelle-moi pourquoi on fait ce métier ? demande Branchini en pensant soudainement à sa petite Isabella dont c’est aujourd’hui l’anniversaire.

– Parce qu’on veut que la lumière triomphe sur les ténèbres, récite Kate comme s’il s’agissait d’un des dix commandements.

– Et les anges sur les démons, termine Branchini en souriant tristement.

Kate s’est approchée du corps, intriguée par sa pâleur.

– Elle est exsangue..., dit-elle après réflexion.

– L’autopsie devrait nous le confirmer, dit Branchini en se relevant, mais je suis prêt à gager qu’on ne découvrira pas une seule goutte d’eau dans les poumons. Son séjour dans le lac est vraisemblablement *post-mortem*.

– On l’a jeté dans le lac après qu’elle s’est vidée de son sang..., récapitule Kate.

– On dirait...

Branchini indique la ligne qui traverse le cou de la victime.

– Regarde... Il y a une estafilade en début de parcours. L'entaille est plus profonde vers la droite et remonte vers l'oreille... La pénétration s'est donc faite de gauche à droite.

– Par-derrière ?

– Ça coïncide.

– Un droitier...

– Ou ambidextre.

Kate se penche sur la victime et relève délicatement sa jupe.

– Les sous-vêtements ont l'air intacts...

– Je pourrai t'en dire plus quand on l'aura déshabillée, répond Branchini à la question sous-entendue de Kate.

– Vous lui avez fouillé les poches ?

L'assistant qui était au garde-à-vous se précipite vers Kate et lui tend deux sachets. Kate en examine le contenu.

– Un jeton de Scrabble ? demande Kate en agitant un des deux sachets.

– Exact. Il y a aussi une gomme à effacer et un trombone, ajoute le petit parfait.

– Le contenu de l'autre sachet est plus inhabituel pour une écolière, l'informe Branchini.

Kate examine le sachet de plus près, puis interroge son collègue du regard.

– Un morceau de gaze.

– Du genre qu'on utilise dans les hôpitaux ? questionne Kate, perplexe.

– Non, pas un pansement stérile. Le genre dont on se sert en cuisine.

Derrière Kate, le jeune agent, qui fait des efforts surhumains pour ne pas régurgiter, s'impatiente de plus en plus.

– Sergent McDougall, s’il vous plaît...

Kate obtempère enfin et prend la direction de l’escalier qui mène à son petit chalet, là où l’attend le lieutenant Paul Trudel.

– Nico a fait des gnocchis..., lance Branchini dans sa direction.

– Dieu soit loué pour les gnocchis de Nicoletta, répond Kate en souriant, mais pas ce soir.

– Dommage... On t’avait invité un cousin avec les gnocchis.

– Je pensais que tu m’avais déjà présenté tous tes cousins ?

– Celui-là est en visite, l’informe Branchini, un large sourire aux lèvres.

– Bon ! Il les fait venir d’Italie maintenant ! grogne Kate en s’éloignant et en hochant la tête, découragée.

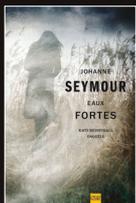
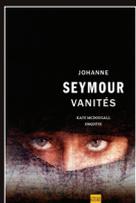
Le chalet, elle les avait comptées avant de l’acheter, est à trente-trois marches du lac. Juché sur un cap rocheux dominant l’eau, il a l’allure d’une « cabane au Canada ». Un mélange de madriers et de bois rond, juste assez âgé pour avoir de la gueule sans le désagrément du toit qui coule. Le portrait même des chalets affichés dans les dépliants destinés aux touristes européens.

En gravissant les premières marches de l’escalier, Kate admire le paysage qui l’entoure. Le soleil a chassé les pesanteurs de la nuit, et la forêt a retrouvé sa légèreté. La vie continue dans toute sa gloire, songe Kate. Comme on dit de Dieu qu’il est glorieux... Étrange pensée tout de même pour quelqu’un qui n’a pas mis les pieds dans une église depuis plus de vingt ans. Mais n’est-ce pas pour cette raison qu’elle a acheté ce chalet dans les Cantons-de-l’Est ? Pour communier avec la nature ? Renouer avec... Dieu ? Kate frissonne. Non. Dieu ne fait pas partie de l’équation. Enfin pas celui qu’on lui a enseigné toute jeune. Pas celui qui l’a abandonnée.

Kate s'arrête un instant. Trop de choses se bousculent dans sa tête. Elle doit mettre de l'ordre dans ses idées avant d'affronter l'homme qui l'attend là-haut...

Le lieutenant Paul Trudel avait été son grand patron lorsqu'elle était en poste à Montréal. Quand le sergent-chef Brodeur avait manigancé pour se débarrasser d'elle, Trudel n'avait pas levé le petit doigt. Il avait choisi de rester en dehors du conflit qui opposait Kate à son chef immédiat. «Je ferais preuve d'ingérence, lui avait-il dit. Je suis vraiment désolé...»

Kate a un petit rire sarcastique au souvenir de cette conversation. Elle n'est pas dupe. Trudel ne craignait pas d'être accusé d'ingérence, il la craignait, elle.



Un matin brumeux d'octobre, Kate plonge dans les eaux glacées de son lac près du paisible village de Perkins, dans les Cantons-de-l'Est, et trouve, flottant à la dérive, le cadavre d'une fillette. Plus tard, une seconde victime confirmera la présence d'un tueur en série dans les environs.

Qualifiée par ses pairs d'asociale et de vindicative, le sergent Kate McDougall devra mener l'enquête la plus difficile de sa carrière. Pour démasquer la Bête, elle aura à affronter ses démons et à remonter le fil douloureux de son passé.

Une démarche qui l'entraînera au cœur d'un cauchemar et qui menacera de briser le fragile équilibre sur lequel elle a bâti sa vie.

Une vie marquée par le cri du cerf.

En 2005, avec *Le Cri du cerf*, son premier roman, Johanne Seymour conquiert les lecteurs. Kate McDougall, son héroïne, émeut par sa volonté acharnée à trouver le bonheur... et les coupables !

Les titres de l'auteure ont été finalistes au Prix de la relève et au Grand Prix Archambault, au prix Saint-Pacôme et au prix Arthur-Ellis. Johanne Seymour est présidente fondatrice du festival international de littérature policière Les Printemps meurtriers de Knowlton.

